

lassitude et méprisons les entraves. Mais rien ne fatigue l'âme comme ces études fastidieuses qui ne roulent que sur des riens. Les petites choses, les soins de détail énervent la pensée bien plus que les grands objets. L'étude minutieuse d'une mousse, d'un coquillage, excède un esprit bien fait, beaucoup plus, peut-être, que les supputations profondes des révolutions célestes.

Heureusement, les membres de la république des lettres sont aussi diversement occupés que les abeilles de nos ruches. Il y a d'abord ceux qui, sans y rien mettre, disposent dans un ordre admirable les cases ou les récoltes communes seront précieusement conservées ; il y a ceux qui réunissent les faits et les idées, comme en se jouant sur des fleurs ; et ceux qui élaborent ces premiers produits. Il y a des chefs, des sujets subalternes, des oisifs ; il y a ceux qui participent à tout sans rien faire, ceux qui rassemblent les matériaux sans en prévoir l'emploi, et ceux qui les mettent en œuvre sans en savoir la source.

Cependant, tous sont nécessaires à l'ensemble de l'œuvre.

Nul exercice n'est plus favorable à la puissance de l'esprit que l'exercice de l'esprit même ; mais il est essentiel d'y mettre du relâche et beaucoup de diversité. Les deux hommes qui de nos jours ont le plus travaillé, M. Cuvier et M. Brougham, se sont souvent délassés d'un livre par un discours, d'une méditation par une épître, d'une ennuyeuse recherche par une causerie mondaine.

Socrate défendait le travail des bras, comme nuisible à l'intelligence et dégradant l'homme ; il avait raison, voulant parler des professions fatigantes. Mais l'action des bras qui ne va qu'au juste délasser de l'attention, et non jusqu'à énerver le corps, cet exercice modéré des membres rend le cerveau plus apte à agir et les conceptions de l'esprit plus faciles.

La méditation fréquente a pour effet certain de modérer les passions : c'est un autre résultat de l'habitude. Plus l'esprit se familiarise avec les impressions, et moins en effet les émotions sont vives ; l'habitude de tout excitant finit par y rendre insensible. A force d'observer et de penser, on arrive à mieux connaître les hommes et les choses, or, ce que nous connaissons bien n'a plus guère le pouvoir de nous agiter. Et comme le suprême degré de la sagesse est de se rendre inaccessible aux passions, l'antiquité avait raison de surnommer *sages* ceux que nous appelons *savants* dans nos temps modernes. Effectivement, la science est une voie sûre vers la sagesse, puisque les pensées et l'étude sont des préservatifs contre les passions.

#### IVROGNES.

Sur le midi, sortant de la taverne,  
Certain ivrogne allait je ne sais où ;  
Mon homme tombe, et soudain on le berne,  
Bien qu'il jouât à se casser le cou.  
Quelqu'un pourtant lui dit : " Monsieur Grég aïre,  
Puisque le vin vous fait ainsi broncher  
A chaque pas, vous avez tort de boire...  
— Non mon ami, mais j'ai tort de marcher. "

#### COMÉDIE DANS LA RUE.

DENX JEUNES GENS, UN IVROGNE, SA FEMME.

(Il est une heure du matin).

PREMIER JEUNE HOMME. " Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? "

SECOND JEUNE HOMME.—J'crois que ça ressemble à un homme.

L'IVROGNE, *d'une voix éteinte*.—M'sieu ! m'sieu !...

PREMIER JEUNE HOMME.—Mon bonhomme, vous arrêtez le cours de ce paisible ruisseau.

L'IVROGNE.—M'sieu ! m'sieu !

—Où demeurez-vous ?

—M'sieur, sifflez.

—Siffler ?

—Oui.

—Vous ne pouvez donc pas siffler ?

—Non, m'sieu, j'suis trop bu.

(*Le jeune homme siffle.—On entend ouvrir une fenêtre du cinquième étage.*)

UNE VOIX DE FEMME.—Ah ! te voilà, sac à vin, soûlard, voleur ! t'a mangé ta semaine, et tu rentres mort-ivre. Je vas descendre, attends.

(*La fenêtre se referme.*)

L'IVROGNE.—Merci, m'sieu, j'suis reconnu."

Gavarni représente quelque part un ménage d'ouvriers revenant de la barrière.

La femme soutient son mari qui lui dit :

" Que veux-tu, Zénobie, chacun sa misère ! Le lièvre a le taf ; le chien, la puce ; le loup, la faim... l'homme a la soif.

—Et la femme a l'ivrogne, " répond Zénobie.

Un ivrogne à un omnibus qui passe :

" Psitt ! psitt !

LE CONDUCTEUR.—Vous ne pouvez guère monter dans cet état-là... Enfin !... vos six sous ?

—On n'est jamais si soûl qu'on ne puisse prendre un omnibus. "

Suivez un ivrogne, le soir, si vous voulez rire.

Celui-ci marchait, titubant, parlant de son honneur et de sa vertu.

Il tire un foulard de sa poche, essaye de se moucher ; peine perdue !—Une fois ! deux fois ! trois fois !

Son bras retombe inerte.

Il s'arrête alors, et s'adressant à son mouchoir :

" Voyons, dit-il, ça va finir ! ça va finir...ou je prends mes doigts ! "

Un soir, par un temps d'orage, trottait, ou plutôt chancelait un ouvrier, qui venait de faire ses dévotions à Notre-Dame de la Treille.

" Tiens, de l'eau ! dit-il. Fais pas attention, mon vieux, marche toujours ! faut jamais reculer devant l'ennemi !... "

La pluie se changeant en une véritable averse :  
" Elle s'a procuré des troupes fraîches ! fit le pochard. Cent mille contre un..... les lâches ! "

UN PATRON. " Éloignez-vous de moi, Ernest... Plus loin...Encore plus loin...Vous vous figurez donc qu'on ne voit pas quand vous avez bu ?

L'OUVRIER.—On voit toujours quand j'ai bu,—jamais quand j'ai soif. "

Un ivrogne tombe sur le trottoir. Sa face est tellement rubiconde qu'on croit à une apoplexie, et, comme premier remède, on lui donne un bain de pieds.

L'ivrogne revint à lui et, voyant les soins dont il est l'objet, il s'écrie :

" Je vois bien le bain de pieds ! mais où c'est qu'il est, le petit verre ? "

Un pochard, dans les méandres de sa marche, s'accroche à un jeune arbre.